

*Par ma fenêtre, octobre défile. Tendres et fugaces, mes pensées épousent la saison, profitent de la campagne. L'air pénètre par une étroite ouverture et traverse mes poumons. C'est la première fois que je voyage seul avec mon père. Et encore, puis-je vraiment affirmer sans encombre que nous sommes ensemble ?*

*Sang de perdrix, Déric Marchand, p. 46*



# le Pied

[Revue littéraire]

Le *Pied* est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Le *Pied* est sur Facebook (Revue Le Pied).

## Rédaction

Thara Charland, *rédactrice en chef*

redaction@leped.littfra.com

Marie-Christine Corbeil, *secrétaire de rédaction*

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM)

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

## Édition et révision

Félix Durand, *éditeur*

Alexandre Duret, *éditeur*

Gabrielle Tremblay, *révisseur*

correction@leped.littfra.com

Comité de lecture : Alexie André Belisle, Kevin Berger Soucie, Emmanuelle Dorion, Charlotte Francoeur, Philippe G. Veillette, Amélie Hébert, Cassandre Henry, Sabine Kherrati, Hélène Laforest, Pénélope Langlais-Oligny, Cloé Lavoie, Laurent de Maisonneuve, Marion Malique, Christine Mont-Briant, Stéphanie Paradis, Claudie Provencher, Camille Théocharidès-Auger

## Correction des épreuves

Thara Charland, Maxime Lecompte, Karianne Trudeau Beauoyer

## Collaborateurs à ce numéro

Kevin Berger Soucie, Hugo Bourcier, Thara Charland, Daphné Cheyenne, Félix Durand, Sarah Fontaine, Philippe G. Veillette, Amélie Hébert, Élise Lachapelle, Kevin Lambert, Louis-Marc Lambert, Perrine Leblan, Laurent de Maisonneuve, Déric Marchand, Mélissa Pagès, Véronique Grondines

## Diffusion et organisation des événements

Baron Marc-André Lévesque

evenements@leped.littfra.com

## Rédaction web

Léonore Brassard

Camille Théocharidès-Auger

web@leped.littfra.com

## Graphisme

Gabrielle Matte

## Impression

Mardigrabe inc.

## Infographie

Stéphanie Proulx

Marc-André Cholette-Héroux

## Couverture

Frédérique Duval

## Illustrations

Blanche Louis-Michaud

## Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1 250 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction@leped.littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'automne 2015 est le 18 mai 2015.

Le Pied en ligne (leped.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@leped.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1 250 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter la rédactrice web d'abord.



- 5 **AU LECTEUR**
- 6 **LE BEACH PARTY LE MOINS HOT DES AMÉRIQUES**  
Hugo Bourcier
- 10 **AU CONSULAT DE LA GRANDE OURSE**  
Félix Durand
- 13 **ET MAINTENANT**  
Élise Lachapelle
- 14 **STÉRÉOSCOPIE AU CRAYON-FEUTRE (DEMEURE UN ART PLASTIQUE)**  
Kevin Lambert
- 18 **TCHIN TCHIN**  
Daphné Cheyenne
- 21 **ACCUEILLIR L'OS**  
Mélissa Pagès
- 22 **BANDE DESSINÉE DE TROIS PAGES**  
Émile Dupré
- 25 **751 MATINS**  
Perrine Leblan
- 27 **ENTRE CHABOT ET CARTIER**  
Véroniques Grondines
- 30 **SANS EAU, SANS EUX**  
LM
- 31 **ITINÉRAIRE**  
Amélie Hébert
- 33 **EN ATTENDANT LE FILM**  
Sarah Fontaine
- 35 **QUESTION DE CLASSEMENT**  
Kevin Berger Soucie
- 38 **BAIN SAUVAGE**  
Philippe G. Veillette
- 40 **BASTARD**  
Laurent de Maisonneuve
- 44 **LAC-DES-ÉCORCES**  
Thara Charland
- 46 **SANG DE PERDRIX**  
Déric Marchand



# Au lecteur

10 dans la nuit du 23 au 24 juin  
9 pour une fois heureux de bonne heure  
8 le spectre paternel j'ai embrassé et je me suis couché de  
7 un clown de trapéziste plus fort pour se la  
6 sa langue comme ça que je suis une langue  
5 sa langue comme ça que je suis une langue  
4 sa langue comme ça que je suis une langue  
3 sa langue comme ça que je suis une langue  
2 sa langue comme ça que je suis une langue  
1 sa langue comme ça que je suis une langue

# Le beach party le moins hot des Amériques

HUGO BOURCIER

Il pleuvait depuis deux heures sur l'Interstate 90 en direction de Cleveland. En quittant l'État de New York, j'avais traversé la Pennsylvanie en trombe, les yeux fixés sur les lézardes de lumière qui, au-delà, semblaient se heurter depuis le ciel à la surface noire du lac Érié. Une fois en Ohio cependant, les cacophonies de *Love Supreme* de John Coltrane, loin de me dynamiser, s'étaient mises à jouer avec mon cerveau comme avec un punching bag, et j'avais décidé de me trouver un motel au plus criss pour éviter l'imminent knockout.

J'ai pris la première sortie. Un chemin de gravier s'enfonçait dans un boisé. À la cime des arbres, je pouvais distinguer l'enseigne pentagonale du Dav Ed's Motel. J'ai débouché sur un grand stationnement au trois quarts vide. À gauche s'alignaient une vingtaine de portes vert lime, couleur qui devait, à la lumière du jour, conférer une valeur fantaisiste à l'établissement, mais qui, face à l'étendue sinistre d'asphalte mouillé, me donnait plutôt l'impression de la version Club Med d'un cimetière indien. À droite, trois parasols dépassant du haut d'une clôture en bois laissaient deviner la présence d'une piscine.

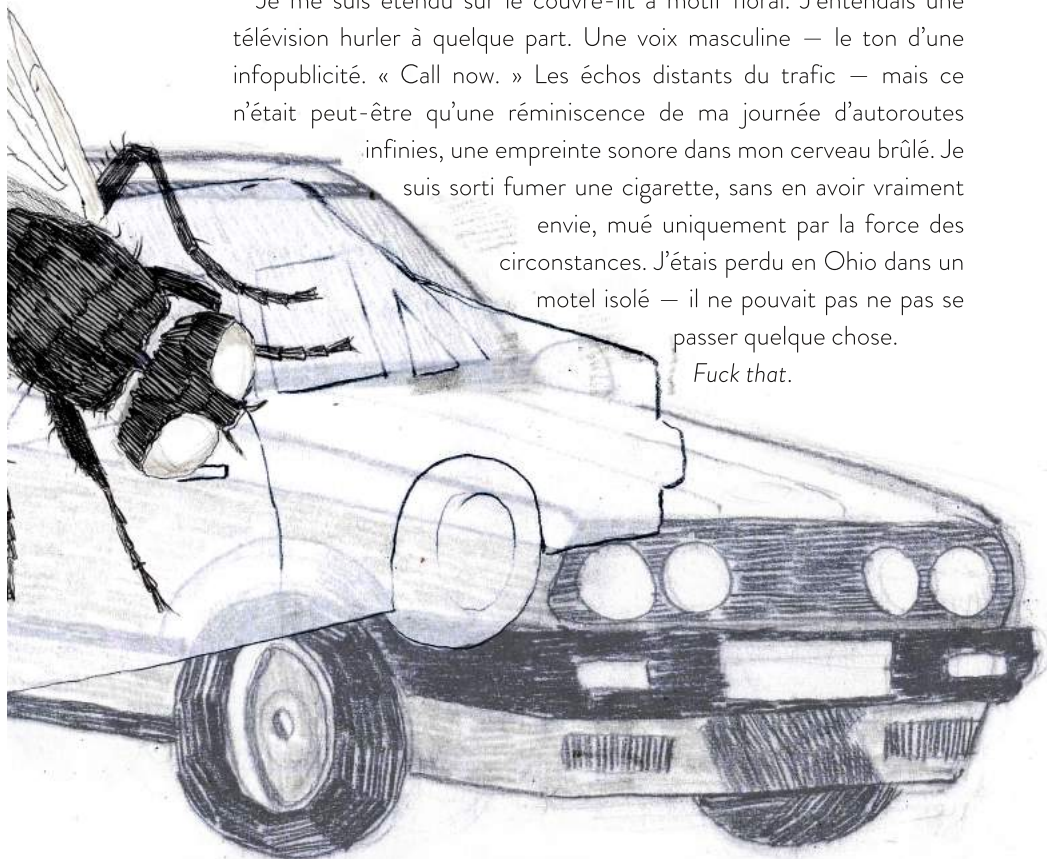
Une mention de l'adresse sur le papier de location m'a appris que j'étais à Kingsville, OH. J'ai rendu le stylo bille à l'homme derrière la vitre (probablement pare-balle, me suis-je dit) et j'ai couru sous l'averse jusqu'au numéro 17.



Il y a quelque chose qui m'a toujours attiré dans les motels. L'aspect cheap, probablement — rien comme une moquette à motif hexagonal sentant vaguement le moisi et deux ou trois tableaux génériques illustrant des scènes champêtres pour faire fantasmer un kid de la classe moyenne-haute en manque d'authenticité. J'imaginai des pièces faiblement éclairées où les poètes se cachaient pour mourir, le temps de griffonner sur un bloc-notes corpo quelques vers pour la postérité. Un journaliste interviewerait la femme de chambre le lendemain. « En ouvrant la porte, il y avait une odeur terrible, et je l'ai vu là, la face dans son vomi, le stylo encore dans sa paume refermée. » Quelques années plus tard, le réalisateur de la biopic insisterait pour mettre des stores à la fenêtre et donnerait des maux de tête impossibles au directeur photo. « Es-tu capable de me donner un truc comme dans *Double Indemnity*? » Ainsi s'échafaude notre mythologie : un loser, un environnement décrépi et un budget assez considérable pour esthétiser le tout.

Je me suis étendu sur le couvre-lit à motif floral. J'entendais une télévision hurler à quelque part. Une voix masculine — le ton d'une infopublicité. « Call now. » Les échos distants du trafic — mais ce n'était peut-être qu'une réminiscence de ma journée d'autoroutes infinies, une empreinte sonore dans mon cerveau brûlé. Je suis sorti fumer une cigarette, sans en avoir vraiment envie, mué uniquement par la force des circonstances. J'étais perdu en Ohio dans un motel isolé — il ne pouvait pas ne pas se passer quelque chose.

*Fuck that.*





La pluie avait redoublé d'ardeur. Le claquement des gouttes drues sur les capots des voitures me rappelait les percées percussives du sax ténor de John Coltrane. J'avais envie de dormir.

Je tentais vainement d'allumer ma Macdonald. Le court parapet qui surplombait la porte numéro 17 ne parvenait pas à me couper complètement de l'averse. Je me suis rappelé les parasols. J'ai traversé le stationnement, recroquevillé dans mon hoodie.

Il y avait bien une piscine derrière la clôture, une piscine sans éclairage, au milieu d'une cour vide. Les lueurs diffuses du motel parvenaient à peine à enjamber les clôtures. Si ce n'était des cercles flous créés à la surface de l'eau par l'averse, j'aurais pu me croire non pas devant une piscine creusée mais devant un trou béant, une crevasse insondable. Je me suis assis sous un parasol, sur une chaise en résine de synthèse un peu humide. J'ai inspiré la nicotine.

Mes yeux s'habituèrent progressivement à la nuit. Je ne saurais dire exactement à quel moment j'ai su qu'il y avait un cadavre dans la piscine. Je n'ai d'abord vu qu'une anomalie dans le coin gauche, un endroit où la pluie ne troublait pas la surface. Peu à peu j'y ai distingué une forme arrondie. Ce n'est que lorsque j'ai pu différencier les tons de gris que tout m'a été révélé : la tête, le cou, le torse. En quelques secondes j'étais convaincu : à quelques mètres de moi, il y avait un mort, ondoyant calmement dans la piscine du motel à Kingsville, OH.

J'ai pensé courir jusqu'à l'accueil. Frapper dans la vitre avec mon poing jusqu'à ce que le réceptionniste bourru revienne. Lui parler du cadavre — lui dire d'appeler la police. Je pratiquais mon anglais en pensée : est-ce que « corpse » était le terme approprié? Puis je me suis rappelé l'intensité de son regard, lorsque je lui avais tendu, au check-in, mon permis de conduire québécois. Un regard intrigué — suspicieux, même. Je m'imaginai devant des troopers américains, dans une salle d'interrogatoire exiguë, bafouillant ma langue seconde tandis que le bad cop d'entre les deux fracassait son poing contre la table en mélamine, le son percutant ne me rappelant que trop bien le choc de la pluie contre les hoods métalliques des General Motors soigneusement rangées dans le stationnement du Dav Ed's Motel.





J'ai éteint la Macdonald sous le talon de ma botte. Je frissonnais dans mon hoodie humide, mais je me suis rapproché du corps. J'ai plié les genoux pour mieux voir : des cheveux bruns, un rond de calvitie à l'arrière du crâne, des vêtements sombres (quelque chose comme un veston noir). Le mort flottait dans un mouvement répétitif — frôlait la toile de la piscine, s'éloignait, puis rejoignait de nouveau le bord. J'ai compris qu'il devait avoir un doigt pris dans le filtreur. Je suis rentré à la chambre 17.

J'ai mal dormi. Dans des rêves sans cesse interrompus, je voyais ma voiture filant au travers des campagnes du Midwest, sur les routes poussiéreuses, au milieu des forêts, et dans le pare-brise, les reflets rouges et bleus des sirènes. Au petit jour, une pensée brutale m'a réveillé : ma cigarette. J'avais laissé mon mégot — autant dire une carte de visite — sur le deck de la piscine creusée. J'ai pris le paquet de Macdonald que j'avais laissé sur la table de chevet et j'en ai extrait une cigarette. Sur le filtre saillait une petite fleur de lys bleu pétrole.

J'ai passé encore quelques heures à osciller entre sommeil et panique. Il était presque dix heures lorsque j'ai ouvert les yeux pour de bon. Je me suis redressé sur le lit. En face de moi, l'écran de la vieille télévision *Zenith* éteinte me renvoyait mon reflet. La chambre du motel était encore plongée dans l'obscurité, à cause des rideaux tirés. J'ai tenté un regard par la fenêtre, m'attendant à retrouver le stationnement cerné de ruban jaune et grouillant d'hommes à chemises brunes. Je n'y ai trouvé rien d'autre qu'un homme en complet loadant dans la boîte de son pick-up des sacs de vidange noirs.

L'homme de la réception lisait le *USA Today*. À la une, on parlait des émeutes à Ferguson, MS. J'ai glissé ma clé magnétisée sous l'ouverture de la vitre pare-balle. En quittant la réception, j'ai remarqué un autocollant placé derrière la double porte en vitre. Sous un tableau indiquant les heures d'ouverture de la réception, une précision : « Access to the pool is closed between 9 p.m. and 9 a.m. ». Je suis arrivé à Cleveland en après-midi et j'ai bifurqué vers le sud. Trois semaines plus tard, en roulant vers Montréal, je suis resté pris dans le trafic à Mississauga, en banlieue de Toronto. *That's it.*

# Au consulat de la grande ourse

FÉLIX DURAND

veines ouvertes sous les ongles

nous tordons meutes  
et méridiens de papier  
au tournant des abattoirs

avalant les bidons d'essence  
nous attendons la grenade



ton corps de drone affamé  
entre planète et charpente  
craque comme une allumette

tu t'égorges en ciseau  
au consulat de la grande ourse





[P] AU CONSULAT DE LA GRANDE OURSE - FÉLIX DURAND

sous les draps en berne  
notre cible aiguise les saccages  
des hivers abattus

je cueille ton corps  
comme on avale le verre brisé





# Et maintenant

ÉLISE LACHAPELLE

Ma bouche mâche son silence,  
mes mains invalides se pendent au bout de mes bras,  
mes yeux glissent au-dessus du plancher,  
ma tête se creuse et se déserte  
et mon corps se penche sur sa chaise.

J'absorbe la pièce et elle me traverse sans me troubler,  
avec son souffle de poussière  
et son silence lassé.

Même le temps qui passe me regarde de travers.

Imperturbable sur ma chaise,  
ni alanguie ni ennuyée,  
sans repos,  
j'espère.

Et maintenant,  
trou de mémoire  
j'attends que quelque chose  
remonte jusqu'à moi  
et comme à l'origine du monde,  
bouscule le vide.





# Stéréoscopie au crayon-feutre (demeure un art plastique)

KEVIN LAMBERT

Dans la classe, la professeure entre. Elle porte une canne et son autorité fêlée, on rit d'elle dans son dos, la vieille sorcière, on est en deuxième année. Elle s'appelle madame Hélène. On se fait des grimaces, des attrapes, des mauvais coups, sauf quand elle nous regarde; là, on s'applique fort sur notre feuille. Le local d'arts plastiques rend toujours surexcité, je sais pas si c'est la couleur des murs ou les dessins des autres classes, qui sont exposés un peu partout et qu'on observe avec intérêt, surtout pour trouver les plus laids, surtout le nom de ceux qui les ont faits, et pour leur faire savoir, à la récréation, qu'ils ont aucun talent. En deuxième année, on aime les arts plastiques plus que les jeux appris par cœur, et que quatre plus six égale dix, et dix plus trois treize, et que neuf moins deux six, non, pas six, tu perds une vie, tu retournes derrière la file, t'auras pas de billet pour le tirage du toutou qu'on peut gagner toute la fin de semaine, mais qu'il faut laver, le dimanche, la mascotte-éléphant de notre cahier de français qu'on peut garder trois jours, mais qu'il faut ramener le lundi, tu l'auras pas c'est certain si tu te trompes à la question du prof quand arrive ton tour dans la file et il arrive vite. Je dis, tu dis, il dit, nous disons, vous disez, ils disent... Vous dites, ils disent. Retourne derrière la file, qu'il dit, Guy Cyr, le méchant prof qui m'envoie copier des la fontaine de fables tous les vendredis après-midi. Dans le cours d'arts, madame Hélène dit, la canne en l'air : dessinez votre maison, la vision de votre maison, ne dessinez *pas* votre maison, mais votre *demeure*, là où vous restez, ce qui en sera le souvenir, plus tard, lorsque sur votre lit de mort, vous vous direz « cette maison fut ma demeure ».

Comprendre ça quand t'es en deuxième année, dans le local d'arts plastiques, et que sous la table Sébastien cache un game-boy avec une





nouvelle cassette, comprendre ça quand Sylvie essaie de te mettre du crayon rose sur les bras, juste pour dire que t'es gay parce que t'as du rose sur les bras, et ça c'est gay. Vous êtes turbulents, qu'elle dit, la vieille canne de prof de crise. Si on n'arrête pas, elle va se fâcher! Elle distribue les paquets de crayons-feutres, les feuilles assez grandes pour nous occuper pendant trois périodes au moins, chacun son matériel, s'il te manque quelque chose, tu lèves la main, madame Hélène va venir te voir. Le rouge et le noir de mon paquet sont séchés, comme dans tous les paquets. C'est toujours les deux premières couleurs à manquer d'encre, on les utilise trop, plus que les autres. Dessiner sa demeure? On comprend rien de ce qu'elle veut, la vieille folle de conne de plotte, on trouve ça drôle, elle comprend pas pourquoi on rit, elle s'imagine probablement qu'on rit d'elle et elle se trompe pas. Une maison, c'est l'endroit où l'on vit, où l'on grandit, aussi, où l'on taille les murs à notre portée. On porte le toit comme la poutre porte le toit, sans forcer, presque naturellement, et avec la craie, dans l'entrée du garage, on écrit « demeure ». Dessinez-la avec des crayons-feutres, car avec quoi d'autre dessiner sa demeure, sa véritable demeure, tracer son histoire?

Une feuille, une seule, qu'elle dirait, la vieille canne. On s'applique parce qu'on n'aura pas d'autre feuille, on a juste une chance, pas de gaspille. La maison : sa cour où on joue l'été et gèle l'hiver, ses lumières qui allument automatique aux mouvements dans la nuit noire, les lumières qui nous trahiront quand on rentrera du bar en cachette, qu'on passera par en arrière, par la fenêtre de la chambre sans faire de bruit, les lumières qui trahiront nos yeux rouges qu'on voudra pas que notre mère voit. Les lumières automatiques posées sur la remise où on avait enfermé Sylvie juste pour voir, dans le noir, juste pour rire, mais Sylvie rit pas, sa mère non plus, elle appelle chez nous et chez Sébastien : on se fait engueuler. La maison et sa rue craquelée, délavée de craie, marquée du caoutchouc des pneus de BMX, nos plus belles chires et le ciel changeant, le carré de sable creusé jusqu'à la toile noire, percée par le bout de nos pelles de plastique qui vont toujours plus profond, trouver des trésors, un tunnel vers la Chine, ouvrir une faille dans la croûte terrestre et noyer dans la lave le quartier des





Oiseaux et Chicoutimi au grand complet. La maison et sa balançoire, coulée dans le béton, on va pas trop vite pour pas faire un tour au complet, ses deux gros sapins, son herbe verte, sa galerie et sa piscine dans laquelle le chat s'est noyé. Je sais pas par où commencer pour saisir tout ça de mon crayon-feutre.

La canneuse me voit rien faire et elle crie encore, elle crie qu'il faut remettre le bouchon des crayons-feutres sinon ils sèchent et font des marques pâles quand on les frotte sur la feuille. On chiale parce que le rouge et le noir sont toujours séchés, elle dit que c'est normal, que c'est les deux couleurs les plus utilisées : le rouge à cause que c'est la couleur des fêtes, de la fête des mères, de la St-Valentin, du sang, de Noël, et cetera, le noir parce que des contours, c'est noir, et qu'il faut faire des contours, quand on dessine. Parce que mon noir est sec, je fais mon dessin sans contours, je me dis que dans la vraie vie, il n'y a pas de contours, que quand je passe mes yeux sur un chat, je vois son poil, puis l'eau de la piscine, aucune ligne noire entre les deux, le chat et l'eau, l'eau et le chat, le chat noyé dans l'eau. Pas de contours dans mon dessin, juste de belles grosses taches de couleurs qui s'entremêlent. Rien d'étanche. À force de peser fort sur les crayons, le papier de Simon transperce, la vieille harpie est folle de rage, il devra faire avec le trou, elle l'a dit qu'on avait juste droit à une feuille, Simon pleure, on rit de lui. Le portrait de sa maison porte un malheureux trou, on va voir le mur au travers quand il va être accroché dans le corridor.

Le crayon vert de mon coffret ne dessine plus. Je lève la main, madame Hélène vient me voir, me crie dessus parce que je suis niaisieux, j'ai trop fait de pelouse, j'ai gaspillé de l'encre, j'ai peur qu'elle me donne un coup de canne, je suis petit sur ma chaise. C'est vrai que la pelouse prend une bonne moitié de la feuille, mais on a une grande cour, chez nous. Elle comprend rien, la vieille folle, je l'haïs, j'ai envie de lui lancer ma chaise en arrière de la tête, de lui arracher ses petits yeux noirs et de les écrabouiller avec mes espadrilles power-rangers qui allument quand je cours. La période achève, la classe commence à être turbulente, on ne travaille plus, la vieille furie court du mieux qu'elle peut dans tous les sens pour nous calmer. Mais me voilà, petit, qui me





lève du haut de ma deuxième année et, devant tout le monde, pousse un crayon-feutre dans l'aiguisoir, un crayon-feutre rouge, tourne fort et aiguisé, dans le dos de l'estropiée, le crayon-feutre rouge.

L'encre giclera.



# tchin tchin

DAPHNÉ CHEYENNE

elle me demande  
combien je pèse

à travers la neige  
quand elle va fondre

jusqu'à ce que le sapin  
se couche  
dans la rue

combien je pèse

en dessous  
de ma jupe

combien je fourre  
combien je charge

je pèse un mort  
je pèse l'hiver

et je donne  
mon sourire  
dans le reflet  
des vitres

je pèse l'amour  
que j'enlève  
avec mes bottes



la reine  
de mon lit double  
l'ombre de mon ombre

c'est toujours moi  
sans maquillage

à personne de pieds  
de mains  
ou de cheveux  
sous les doigts

je pèse moins lourd

elle me demande  
combien  
la ville chuchote  
sous mes couvertes

combien  
ma bière se prend  
pour du champagne

tchin tchin

à travers la neige  
quand elle va fondre  
jusqu'au printemps





[P] TCHIN TCHIN - DAPHNÉ CHEYENNE

ta mort  
sur le balcon

comment la déballer  
comment la remballer

pour pas que ça paraisse  
avant Noël

# Accueillir l'os

MÉLISSA PAGÈS

chambre étrangère  
elle est peau vide  
un trou crème  
déchirure de son propre baiser

la langue nerveuse  
tendue en un nœud  
une étreinte

bave

pellent les saveurs  
le sang propre  
écaillé

bave

la salive  
goutte-à-goutte  
étrangle les langues  
sur les sels rougis

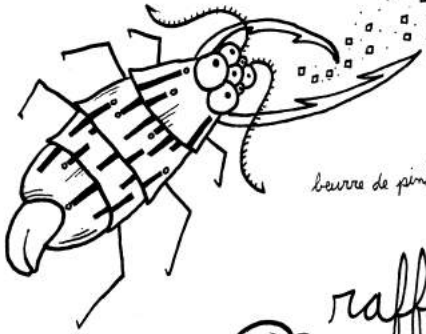
ouvrir la trouée  
imprègne l'hostie  
de rosées nouvelles  
d'eaux de plaies

les papilles émergent  
émouvantes et mutines  
accueillent l'os  
en attendant la prochaine pluie

# HISTOIRE COURTE

ÉMILE DUPRÉ

un insecte

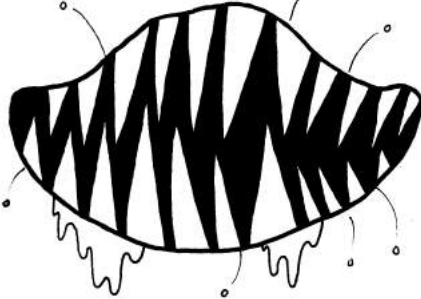


beurre de pinottes

confiture

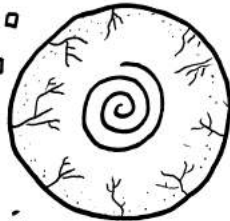
chocolat

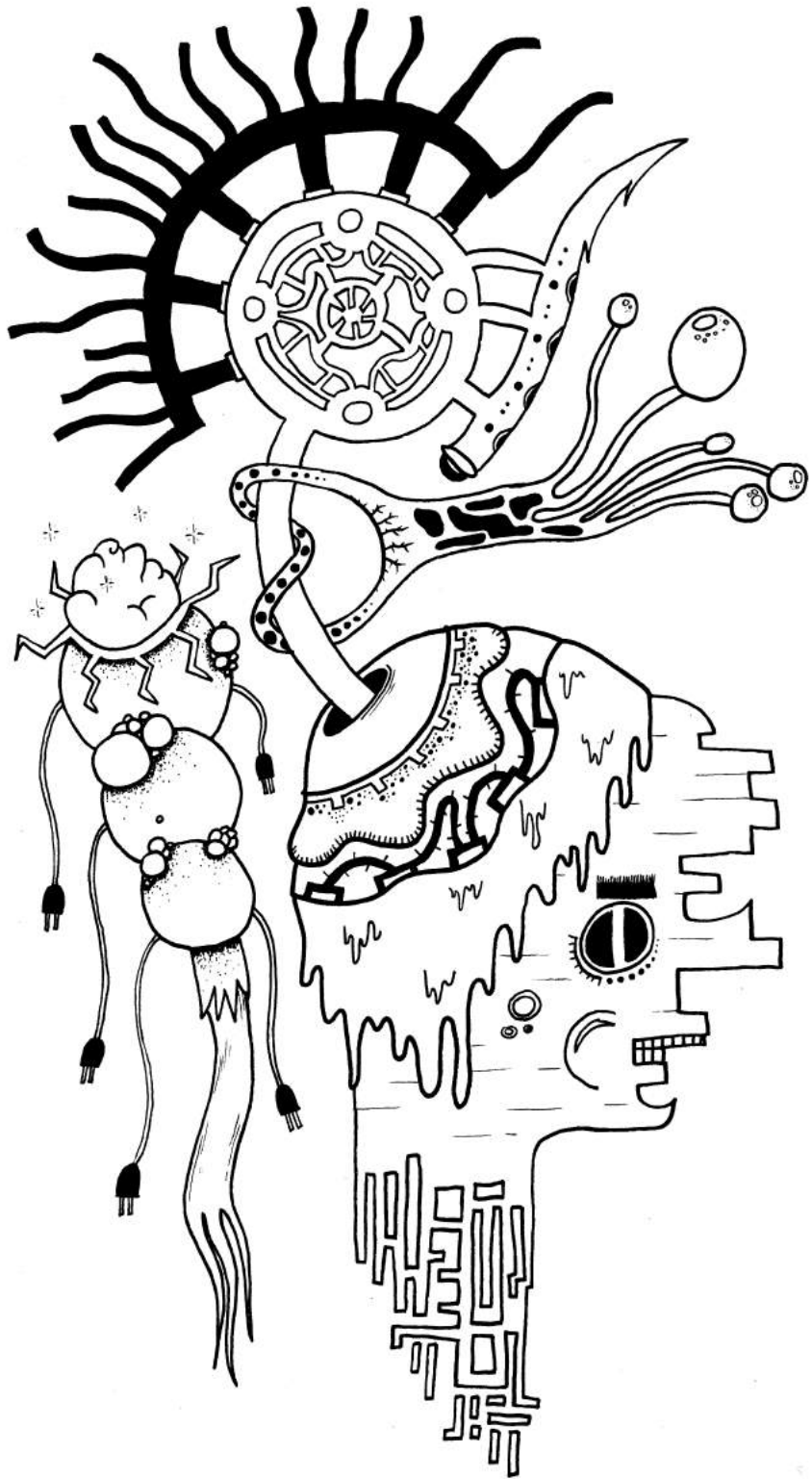
raffole des miettes  
de toast



c'est son repas favori

en même temps,  
il n'a jamais mangé  
rien d'autre





# HISTOIRE COURTE



un peintre est  
malheureux,  
car il est amoureux  
de son modèle  
et elle non



mais le pire



c'est qu'elle n'arrête pas de bouger





# 751 matins

PERRINE LEBLAN

Comme depuis 751 matins, Elsa se réveille juste quelques minutes avant Stéphane et sa sonnerie. Elle profite quelques instants supplémentaires de la chaleur de la couette et du corps étendu à côté d'elle avant de s'extirper complètement de son sommeil. Elle se lève sans faire de bruit, dans ce silence attentif qui grandit souvent avec l'intimité, et rejoint la cuisine.

Comme tous les matins, elle fait le café juste un peu trop fort, pour que Stéphane grogne légèrement. Elle boit le premier café juste un peu trop vite et gardera sa morsure sur le bout de la langue pour le reste de la journée.

Comme tous les matins, Stéphane fait son entrée dans la cuisine alors qu'Elsa en est à sa deuxième tasse — celle qu'elle prend le temps de savourer en regardant passer la vie par la grande fenêtre au-dessus de l'évier. Stéphane dépose un baiser appliqué sur sa joue avant de s'installer à la table de la cuisine avec son breuvage fumant et le journal froissé de la veille.

Comme tous les jours, le même petit concert s'élève dans l'appartement et au-dehors, avec les automobiles qui se réveillent, le bruissement des premières conversations qui gonfle la rumeur de la rue, les premiers coups de klaxon des éternels levés-du-mauvais-pied — à croire qu'ils n'ont que ça, des mauvais pieds —, accompagnés de la douceur des premiers rayons du soleil qui vient se conjuguer à celle de l'arôme du café pour annoncer le début de la journée. L'horloge marque de son battement régulier l'approche inéluctable de l'heure du départ, installant ce moment comme une bulle de paix dans la frénésie de la journée, comme une brève trêve avant le branle-bas de combat, donnant à cet instant toute sa beauté éphémère.

Comme tous les matins, c'est une harmonie bien rodée et sans faille; il y a entre Elsa et Stéphane tout le confort du familial meublé avec





soin et la synchronisation parfaite de deux êtres qui ont répété ensemble leurs mesures. Un seul bémol se fait entendre : le couteau de Stéphane grince dans le pot de confiture vide.

Comme tous les matins, Elsa fait tourner son café du bout de sa cuillère, le regard perdu dans le lointain de la mousse. Mais ce matin-là, ses pensées s'agitent un peu plus vite au fond de sa tasse. Un peu plus lentement aussi, comme si elle avait raté un temps dans la mélodie et se trouvait soudainement décrochée de la partition, hésitant entre deux instants : un futur trop lointain et une note en retard.

Elle s'est réveillée avec un vide dans la poitrine, là où se trouvait son amour la veille encore, là où avaient niché si longtemps ses sentiments pour Stéphane. La vue de celui à côté duquel elle s'est réveillée pour la 751<sup>e</sup> fois lui est tout à coup devenue insupportable. Ses pommettes délicates, son sourire lumineux, ses mèches de cheveux parfaitement ondulées, sa barbe de quelques jours qui ajoute tant à son charme, sa démarche à la fois désinvolte et assurée, tout ceci lui fait maintenant horreur. Même la façon dont il tourne les pages du journal lui semble à présent odieuse.

Elle voudrait interrompre la symphonie tranquille qui les enveloppe dans l'éclat d'une tasse jetée contre un mur, déranger la lecture concentrée de Stéphane dans un hurlement, manifester, de n'importe quelle façon que ce soit, ce vide immense qui l'habite tout à coup. Agir pour essayer de le combler, de le masquer, de l'oublier.

Elle sent son monde s'effondrer de l'intérieur, comme si les bases en avaient soudain été sapées, mais elle n'a aucun mot pour le dire, aucun geste pour l'exprimer. Quand Stéphane fait un commentaire gentiment moqueur sur sa mine maussade, elle hausse les épaules, plaque un baiser sur ses lèvres et disparaît dans la chambre.

Quand Stéphane est rentré ce soir-là, Elsa était partie acheter de la confiture.

Trois mois plus tard, Stéphane n'a toujours rien à mettre sur ses tartines.





# Entre Chabot et Cartier

VÉRONIQUE GRONDINES

Tu portais un chandail de Joy Division. Tu me regardais droit dans les yeux en faisant tourner ta bière d'une main. Ta bière d'une main et l'autre dans tes cheveux. Les mèches mouillées tombaient sur tes tempes. « C'est l'humidité », que tu m'as dit. Y faisait chaud. À peu près une trentaine dans un quatre et demi. En plein mois de juillet. La sueur sur nos visages. La peau collante. Gommante. Les petites coulisses le long des jambes que les filles essayaient de cacher pour garder un peu de classe avec leur jupe, malgré le 45 degrés Celsius.

Tout ce monde qu'on connaissait pas tellement. On était là pour le fêté. La trentaine au complet juste pour lui. C'était à peine si on pouvait s'entendre. La musique. Les cris. Les engueulades. Elle qui échappe son verre. Lui qui s'enfarge dans le corridor. Mais on s'en foutait. On avait toute une nuit à vivre.

Tu me regardais intense. Tu me découvrais comme jamais. Je sentais les papillons gonfler. Prendre de l'expansion dans ma cage thoracique. Je me rappelais t'avoir vu avant. T'avoir parlé dans d'autres soirées. Mais là, c'était la première fois qu'on se parlait pour vrai. Je veux dire, qu'on se parlait vraiment. Qu'on prenait le temps de se connaître.

Tu me parlais d'autonomie complète et des Chic Chocs. Je te racontais les Îles et l'Autriche. On aimait parler de l'immensité du monde qu'on pense pas qui existe mais qui nous fait virer le cœur à l'envers quand on la découvre.

La minute que tu m'as prise par la main pour aller fumer tes Gauloises sur le balcon, entourés d'autres personnes que je connaissais à peine, j'ai senti mon cœur virer à l'envers. J'ai pris la cigarette que tu m'as tendue. Je l'ai allumée en te regardant. Un petit sourire se glissait toujours sur le coin de tes lèvres. Tu as pris ma Gauloise pour allumer la tienne, les yeux plissés.





Tu me parlais encore avec ta joie immense et un brin de désinvolture pour avoir l'air plus relax. Comme pour dire « hey, tu m'plais ». Les yeux brillants. La cigarette aux lèvres. Ta bière d'une main et ton chandail de Joy Division.

Je me suis toujours juré que je ferais jamais l'amour le premier soir. Ni même baiser. J'ai des principes. Mais quand tu m'as tenue par les hanches en sortant de l'appartement, j'ai comme oublié. Mes principes.

On a pogné l'averse en marchant vers ton vélo. Tu m'as prise par la main et on a couru pour trouver une place où se cacher de la pluie de juillet. On s'est ramassés dans une ruelle de Rosemont. Entre Chabot et Cartier. C'est là que tout s'est passé. Tu m'as embrassée comme jamais personne m'a embrassée. Ta langue qui caressait ma langue. Tes lèvres qui prenaient les miennes. Tes mains qui effleuraient mon visage et qui descendaient le long de mes côtes jusqu'aux hanches pour se réfugier dans le bas de mon dos. Nos haleines de Gauloises et de bières de micro. Nos chandails dans les flaques de pluie. Nos peaux ruisselantes. Collées. Nos respire en un respire. Nos cheveux dans les yeux. On a fait l'amour dans la ruelle comme si c'était la première fois de notre vie et la dernière en même temps. Tu m'as fait tellement jouir que j'ai dû me mettre la main sur la bouche pour pas réveiller le monde aux petites heures.

Après, on s'est juré de se revoir. On s'est embrassés longtemps dans la ruelle. Sur le trottoir. À ton vélo. Nos mains sur notre linge mouillé. Tu as enfilé ton vélo. Je t'ai donné mon numéro. Tu m'as embrassée. Encore. Encore. On s'est donné rendez-vous au parc Jarry pour le lendemain après-midi. Quatorze heures au lac sur la table à pique-nique.

J'aurais tellement voulu te revoir. Je me suis dit que t'étais peut-être le bon ou en tout cas que t'étais un bon gars. Je pouvais pas faire autrement que de rêver de toi toute la nuit. J'ai presque pas dormi. Je repensais à comment tu me regardais à l'appartement. Sur le balcon. La bière que tu faisais tourner dans ta main. La sueur sur tes tempes. Ta main dans le toupet. L'humidité. La pluie. La ruelle. Nos Gauloises. Tes. Gauloises.



Je t'ai attendu une heure sur la table à pique-nique. C'était pire que de recevoir un ressac en plein visage. Comme noyée. Prise au fond de la mer. Le cœur qui sait plus par où virer. J'ai regardé partout autour. Tu arrivais pas. Je me suis dit que t'étais peut-être passé tout droit, que t'avais trop dormi. Je voulais garder espoir. Même après une heure.

J'ai marché vers chez nous. Un café sur Saint-Zotique diffusait un autre accident. Le troisième de l'été. Un chauffeur qui a happé un cycliste. En pleine nuit. Encore. Lui non plus portait pas de casque.

J'ai regardé la scène longtemps. Dégueulasse. Des voisins qui s'agglutinent autour comme un nid de fourmis. Un vélo écrasé presque anéanti. Un chauffeur traumatisé. Le quartier sous le choc. Un chandail de Joy Division qui se fait recouvrir d'une housse de mort.

Je t'imagine rempli de volupté pédaler en pleine noirceur. Traverser sur la lumière jaune. Les yeux plissés et le sourire en coin.

J'imagine le chauffeur qui part trop vite. Qui voit rien de ton immensité. Qui est juste fatigué et qui veut rentrer chez lui.

J'imagine ta tête qui se fracasse sur le sol. Ton vélo qui disparaît sous le véhicule. Ton cerveau qui s'éparpille. Qui vole. Morceau par morceau. Tes lèvres meurtries. Ton corps mort qui sent encore le sexe.

Je t'imagine voler en éclats au beau milieu de la nuit. De l'immensité qu'on a vécue. La dernière de ta vie.

# Sans eau, sans eux

LM

Les soirées au pastis anhydre  
(hydrophobique comme l'alcool)  
célibat par intermittence  
le meilleur des célibats  
le meilleur des dépressifs.

Garder le mensonge pour soi  
pis pour le silence :  
beau partage.

Trismus de coke pour ne même  
pas aboutir dans un club  
qui ferme les portes à 6 h du mat.

Toutes mes voies sont mauvaises  
sent souï, sans sou.



# Itinéraire

AMÉLIE HÉBERT

les villes sur la carte  
une poignée de billes  
lancées sur les trottoirs

je m'arrêterai les ramasser  
dans le désordre  
comparer leurs couleurs  
et cette flamme factice  
qui brille dans le verre

je les poserai sur ma langue  
les promènerai dans ma bouche  
pour bien les goûter  
une à une

sur le quai du train  
la marche de l'autobus  
je les laisserai rouler  
de mon palais à la terre  
dans la cohue de l'origine

billes coincées dans leur réseau de fils  
j'ai moi-même tissé les nœuds  
entremêlé les pas  
devant le miroir des itinéraires  
le goût du cheveu sur la langue  
me reste comme tes lèvres d'au revoir



[P] ITINÉRAIRE – AMÉLIE HÉBERT

je recracherai  
ce qui est hors de moi  
pour ne garder en mémoire  
que la saveur sucrée des villes idéales

j'oublierai ce qui me déplaît  
chez toi et les autres  
retirerai de mes désirs  
les cailloux qui écorchent la langue

je garderai les villes  
aux flammes brillantes  
pour me faire un collier  
de quelques perles  
prêtes pour ma bouche





# En attendant le film

SARAH FONTAINE

*Shhhffuurp.* Ça, c'est le bruit que fait la semelle de tes souliers quand elle décolle du plancher vraiment dégueulasse du *Ciné Starz Côte-des-Neiges*. T'es en date avec un gars que t'as rencontré sur *Tinder*, donc vu que ça te tente pas et que t'es vraiment bonne pour t'autosaboter, t'as décidé de l'emmener dans l'endroit le plus *creepy* auquel t'as pu penser. Tu te trouves quand même de bonne foi, parce que tu lui demandes ce que ça lui tente d'aller voir. Regard vide de son côté, rictus encourageant du tien. Silence.

« OK », que tu lui dis, « on peut ben aller voir l'affaire là, là, avec la fille. Tsé, quand elle se ramasse dans un concours qui tue des gens pis genre qu'elle gagne, mais que c'est arrangé finalement pis qu'elle y r'tourne? »

« Elle y r'tourne? »

« Ouais, y l'ont ben pognée, c'tune pas pire *supercherie*, c'taffaire-là », que tu lui expliques en lui sortant ton plus beau langage.

« Aye, dis-moi pas les punchs », qu'il te répond.

De quoi y parle? C'est pas un punch si c'est déjà dans le trailer. Tu commences à questionner son intelligence et, par le fait même, tes talents de swipeuse.





En tout cas, même si tes goûts en matière de gars laissent à désirer, ça a l'air que tu choisis quand même des films comme une championne parce que vous commandez vos billets à un gars qui a pas vraiment l'air là et vous vous installez dans la salle. Il n'y a pas grand monde à part un autre couple, une gang de filles et quelques gars qui veulent pas tant montrer qu'ils trippent ben raide à être là, mais que ça leur fait plaisir en mautadit de voir la belle Jennifer Lawrence sur une grosse télé.

Ta date s'assoit et ôte son manteau en se pognant un peu les bras dans les manches. C'est parfait, parce que pendant qu'il essaie de se déprenre, t'as le temps de faire ton subtil check-up habituel pour voir si y'a pas d'aiguille sur le banc. OK, t'es peut-être paranoïaque, mais sérieusement, est-ce que t'aimes mieux avoir l'air épaisse pendant deux grosses secondes ou t'asseoir ben carré sur une aiguille *full hépatite*? Han? Han? Ben c'est ça.

Ta date regarde son cellulaire, toi tu te ronges la petite peau sur le bord des ongles. Le couple en arrière se frenche. Ça te tente pas d'être là. *Fuck*.

Les lumières commencent à se tamiser style restaurant italien après 19 h 30 et l'écran s'allume en passant des annonces en sourdine. Un gars entre dans la salle avec un sac de pop-corn gros comme un chien et vient s'assoit drette à côté de toi en te mâchant ça comme si sa vie en dépendait. Tu peux pas t'empêcher de te retourner dans tous les sens pour voir si, bel et bien, y'avait au moins dix milles bancs vides vraiment loin de toi. Tu te rends compte que tu te contorsionnes vraiment exagérément pour qu'il le remarque, pis ça t'énerve de voir à quel point t'es passive-agressive.

Le son tonitruant d'une bande-annonce finit par sortir des haut-parleurs, te délivrant enfin des crouches infernaux de ton voisin. Des nuages sombres défilent à l'écran et une voix d'outre-tombe s'élève, entrecoupée par des close-ups d'écureuils à l'air pas fin. Cri suraigu, énième gros plan de rongeurs sanglants, malgré toi tu sursoutes. Ta date *Tinder* fait son chevalier pis te pogne la cuisse pour te rassurer. Le gars du pop-corn aussi.



# Question de classement

KEVIN BERGER SOUCIE

*Le désordre d'une bibliothèque n'est pas en soi une chose grave; il est dans l'ordre du « dans quel tiroir ai-je mis mes chaussettes? »*

Georges Perec, « Note brève sur l'art et la manière de ranger ses livres »

Ma chambre contient :  
un (trop grand) lit;  
une table de travail;  
une plus petite table;  
une table de chevet;  
une grande bibliothèque;  
une plus petite bibliothèque.

La nomination de cet endroit comme « chambre » me semble peu adéquate. Si cette pièce doit être nommée, classifiée, je préférerais davantage qu'on la nomme « bibliothèque ». Seulement de façon secondaire contient-elle un lit dans lequel il est possible de se reposer, de dormir. Je lis, sur la table, entre deux tablettes de bibliothèque, debout, penché, les pieds dans le vide. Si l'on considère une bibliothèque comme un endroit où ranger des livres (parfois dans le désordre), alors ma chambre contient :

une (trop grande?) bibliothèque;  
une bibliothèque de travail;  
une bibliothèque de chevet;  
une grande bibliothèque;  
une plus petite bibliothèque.

Les bibliothèques municipales ou universitaires sont peu intéressantes. Elles sont artificielles, classées au centimètre près, tout



doit toujours y être impeccable, droit, juste. Le silence y est affreux. Je préfère le bruit d'une bibliothèque intime. Déjà la classification dit en partie la personnalité de celui ou celle derrière les tablettes : les historiens dans l'âme classent chronologiquement, les littérateurs peuvent classer par genres, les moins originaux vont classer alphabétiquement, et ainsi de suite. De même que les couches de la terre conservent en rangées les créatures vivantes des époques révolues, les étagères démontrent une histoire personnelle et littéraire, ce que je nomme l'autopaléontologie littéraire. Elle est l'action de s'examiner soi-même par le contenu de sa bibliothèque, voir ce que l'on a lu, ce qu'il reste à lire, et, surtout, ce qu'il reste à écrire, car c'est là que réside le plus intéressant. En ce qui concerne mon classement, je ne me situe pas dans ces *topoi* (parce qu'on parle vraiment de lieu, pour une fois). Je peux tout à fait dénoter dans le regard de mes invités une monumentale incompréhension face au rangement de mes livres. Si j'étais un jour rempli de bonne volonté, je suis aujourd'hui un condamné qui se plaît dans le labyrinthe des titres. Un recueil de poésie fétiche peut être n'importe où, sauf sur la tablette « consacrée » à la poésie. C'est le hasard de la lecture. Ou l'arbitraire, c'est selon.

J'ai aussi une bibliothèque mobile (mon sac à dos, qui contient rarement moins de sept ou huit livres) ainsi qu'une bibliothèque statique que l'homme vulgaire appellera « plancher ». N'est-ce pas de votre expérience de jeter un livre par terre? Par dégoût, fatigue, frustration, ébahissement?

J'ai également commencé à ouvrir des bibliothèques externes, un peu contre moi-même. Le salon : lieu maudit où certains livres disparaissent. Le contrôle m'y échappe encore plus. C'est un néant, très concret, très matériel. Je soupçonne certains êtres qui vivent avec moi de pénétrer mes frontières. Ma bibliothèque est en voie de devenir une grande industrie multipièces avec des belligérants barbares qui s'introduisent dans mes affaires livresques.

Malgré tout, je suis plutôt intime avec les littérateurs. Ça commence par une balade entre les pages. Puis, ils grimpent dans mon lit, parfois





presque contre ma volonté. Ça m'empêche de dormir. Ça me donne des migraines, surtout le matin, quand j'ai encore des vers, des phrases en tête. Ils vont et viennent comme un pendule, oscillant entre la découverte et la ruminantion, entre l'extase et l'horreur, entre l'instant et l'éternité.

*Nous éprouvons dans le cours de notre vie, des choses bien plus tristes que la mort même. Les malheurs qui surviennent, les maladies qui nous troublent, font paraître la vie bien longue, quelque courte qu'elle soit. Dans une existence si malheureuse, l'homme soupire après la mort, et la regarde comme un port assuré. En assaisonnant notre vie de quelques plaisirs, le dieu fait bien voir sa jalousie<sup>1</sup>.*

L'autopaléontologie littéraire est une opération paradoxale : elle nous force à retourner dans un passé pour en actualiser un présent, et bien encore plus que l'actualiser, le multiplier. Contempler une étagère remplie de livres, c'est prendre conscience de tout ces êtres, encore bien vivants, qui ont encore quelque chose à nous dire, et surtout, à nous apprendre.

Lire, c'est dépasser le temps.

---

<sup>1</sup> Hérodote, Histoires, VIII, XLVI.



# Bain sauvage

PHILIPPE G. VEILLETTE



tes mouvements chassent  
d'une nudité qui devine  
greffée à mon âge  
j'aurais mis ta tête à prix  
du squat jusqu'aux bernaches  
en faisant l'amour  
dans l'avance des proies  
et l'immense journée  
du bois à fendre

\*

l'effet des neiges  
faire un exemple du corps  
te survivre rire à mort  
comme une boîte son exacto  
j'ai écrit wolf pack  
jusqu'à ce que tu m'aimes  
le piège de faire icitte la mort  
aux trails de ski-doods et d'appels  
je te tiendrais boréale  
à geler là  
à prier sous la table  
que la battue s'organise  
pour retrouver ton sexe  
le chevreuil  
ta langue  
le sabot en plein ventre

# Bastard

LAURENT DE MAISONNEUVE

Bastard, qu'on l'appelait. Un gars de l'année d'en dessous. Un pas-d'amis qui nous collait après pendant les midis, un parasite qui servait qu'à se faire dénigrer, avec rien d'autre sur la joue qu'une grosse tache de naissance bien brune, bien bombée, bien poilue, un truc monstrueux, vraiment dégueulasse; on disait que c'était une pustule.

C'est LP qui s'était mis à le surnommer Bastard, fallait pas chercher à comprendre. Moi à l'époque, je parlais pas anglais, je savais pas ce que ça voulait dire bastard, même que je prononçais bastudde. Mais les autres trouvaient ça drôle, ça m'a suffi pour que je m'y mette. Eh, Bastudde! c'est pour quand l'opération pour ta pustule?... Me touche pas dégueu, tu vas me transmettre ta maladie!... Bastudde, c'est un deuxième visage que t'as là, sur la joue?... etc.

Pour la pustule, on avait nos théories. L'hypothèse la plus courante c'était que Bastard était rempli de merde : un gros réservoir d'excréments et la pustule serait rien qu'un trou dans la peau d'où fuyait l'excédent, et on rajoutait c'est pour ça qu'il pue autant quand il chie, il doit être tout pourri de l'intérieur, le bâtard.

Comme il s'assoyait avec nous pour manger, y'en a qui auraient pu penser qu'il était notre ami, surtout avec cette façon bien à nous de lui donner un surnom affectueux, ça pouvait prendre des airs de camaraderie, mais au fond on le méprisait vraiment, Bastard, et on s'efforçait de le lui faire comprendre avec des techniques bien à nous, pour pas qu'il se fasse d'idées. Au début, on se sauvait de lui dans les corridors de l'école. Comme il était pas un gars en forme, on allait pas trop vite, on lui laissait le temps de se rapprocher un peu de nous, histoire de pas le décourager. Fallait savoir calibrer notre vitesse, c'était tout un art. Lui, il nous courait après sans jamais s'arrêter. Comme un chien boiteux. Et c'était ça notre plaisir : de le voir s'essouffler à force d'essayer de nous rattraper, de l'insulter un peu au passage, de se cacher de lui en essayant de rire le moins fort possible pour pas qu'il



nous entende. Ce jeu de cache-cache dans les corridors — ça a duré un bout — c'était après le baptême du surnom, et encore après, ça a été la mayonnaise sur le casier, et là c'est devenu sérieux.

Le coup de la mayonnaise, c'était mon idée. J'étais le cerveau de l'opération comme ils disent, le tacticien, y'avait pas mieux que moi en la matière. Ce rôle me plaisait assez; j'avais l'impression d'être indispensable, d'avoir du pouvoir, même si au fond c'était LP qui décidait toujours de tout. Ça consistait à en asperger sur son casier. La mayonnaise, je veux dire. Pendant qu'il nous cherchait dans l'école, on en foutait sur sa porte, parfois en dessinant des queues, d'autres fois en cachant la sauce derrière le cadenas, pour qu'il s'en beurre les doigts sans s'y attendre. Tous les midis, on avait droit à un sachet par personne à la cafétéria, alors on s'en privait pendant des semaines, rien que pour lui, rien que pour Bastard. On avait même accumulé de précieuses rations de ketchup pendant des semaines, pour encore plus d'explosions de couleurs. Comme à la guerre. Bastard se doutait pas que c'était nous parce que y'avait plein d'autres gars de son année qui l'aimaient pas. Il croyait que c'étaient eux.

Au fond, c'était pas un gars méchant, Bastard. C'était même quelqu'un d'assez gentil, un peu laid, faut l'avouer, même sans sa grosse tache brune, et assez débile aussi, mais toujours prêt à aider au besoin, jamais mal intentionné. Nous, c'était contre la pustule qu'on était en croisade. On en voulait à la merde; on lui avait déclaré la guerre sainte, à elle et à toutes les pourritures, et à toutes les laideurs du monde. On s'autoproclamait envoyés divins, descendus sur Terre pour y purger le mal : des fils de Dieu, nos noms allaient être inscrits dans les livres, on allait se faire appeler « Les Grands Sauveurs de l'Humanité » (même le déterminant prendrait une majuscule, tellement on seraient glorieux). Et puis je l'aimais bien après tout, Bastard. S'il avait pas été là, il aurait fallu se trouver un autre bâtard et ça aurait pu être n'importe qui, ça aurait pu être moi. Avec le recul, je me demande même s'il faisait pas exprès pour avoir l'air débile, s'il jouait pas le jeu, pour nous faire rire. Peut-être que c'était son moyen à lui de s'intégrer au groupe, de se rendre utile. On joue tous un rôle.



Un jour, par contre, il nous a dénoncés, le gros crotté. Ou plutôt il l'a dit à sa mère et sa mère a appelé la direction. C'est que LP avait décidé, sans nous consulter, de tout avouer à Bastard pour la mayonnaise, simplement pour voir sa réaction. Bastard était pas content, on s'en doute, surtout qu'il chialait depuis des semaines sur ce sujet. La chasse dans les corridors, c'était une chose, mais le dénigrement par la mayonnaise, non, décidément c'était trop.

Bastard s'est mis à l'attaquer en criant comme un demeuré. LP s'est pas laissé faire. Il a répliqué en lui pétant la gueule : deux coups de poing au visage. Pas du côté de la pustule, évidemment — elle m'aurait bouffé la main! qu'il avait dit — mais du côté gauche.

Bastard pissait le sang. Il en avait partout sur ses vêtements. C'est de là que sont venus les problèmes. Le sang. C'est rouge, le sang, c'est visible, ça laisse des traces. C'est le sang qui nous a vendu. Sa mère, à Bastard, quand elle a vu sa chemise d'école toute ensanglantée, elle s'est posé des questions et je peux la comprendre, j'aurais fait pareil si j'avais été une mère. La journée d'après, LP était convoqué dans le bureau du directeur.

LP était allé trop loin. Nous, on était des pacifistes. Rire un peu je dis pas, mais la violence, c'était pas notre style. On allait se faire renvoyer à cause de lui, peut-être pas tous, mais y'en a qui allaient avoir la tête coupée, c'était sûr. Déjà, on voyait qui étaient les lâches parmi nous. Moi j'ai rien fait, qu'ils disaient, je lui ai jamais parlé à Bastard, et c'est pas moi qui a eu l'idée de la mayo.

Les salauds allaient nous laisser crever seuls sur l'échafaud. Sauf que ça s'est pas passé comme ça. LP était peut-être un peu impulsif, mais la plupart du temps il savait réfléchir. Il avait tout nié : le surnom, la mayonnaise, la merde. Comme la direction avait pas de preuves, on a été épargnés, alors on a recommencé, on a pas eu à se faire prier. Mais on était plus prudents cette fois, on effaçait les pièces à conviction, on jetait nos sachets de mayonnaise et on se cachait des caméras. On réalisait bien que l'ennemi était déjà à terre, mais on continuait à frapper, pour pas se faire frapper. Puis ça a fait son temps. On a arrêté sec de lui parler, puis on l'a plus revu. Finis les jours heureux. On s'était





bien amusés, quand même, on avait dû l'humilier comme ça pendant une année, au moins, je sais plus, c'était avant les filles. Juste avant.





# lac-des-écorces

THARA CHARLAND

*parler au fond d'une plage  
briser la symétrie palpitante*

cet été-là  
nous avons appris à faire du vélo

le peroxyde au fond du bain  
et les taches de sang  
sur le tapis de l'entrée

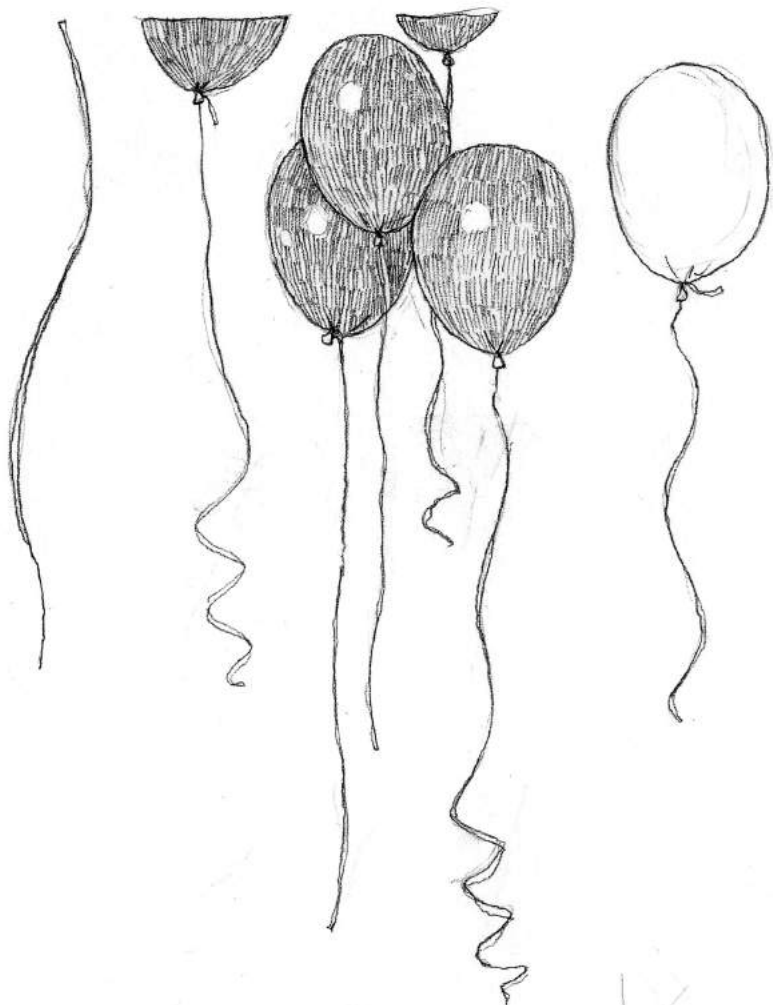
c'était les Laurentides  
les vaches qui mangent le blé d'Inde  
près des barbelés rouillés  
se couchent lorsqu'il va pleuvoir

lorsque le lac va déborder

les pins nous empêchant  
de dérailler vers l'eau

la bicyclette emballée





# Sang de perdrix

DÉRIC MARCHAND

Sa respiration est pesante, décalée et se mêle à la radio qui crache agressivement quelques nouvelles sportives. Ses manières de plisser les yeux, de remuer les lèvres et de poser nerveusement ses mains sur le volant accusent son angoisse et son ivresse. Chaque jour, le chant du coq est celui d'une bouteille décapsulée. C'est un avant-midi d'automne tiède et éclairé. J'ai alors quatorze ans et très peu d'idées sur le monde; ou plutôt trop d'idées et peu de rigueur, ce qui est le propre de la jeunesse. Par ma fenêtre, octobre défile. Tendres et fugaces, mes pensées épousent la saison, profitent de la campagne. L'air pénètre par une étroite ouverture et traverse mes poumons. C'est la première fois que je voyage seul avec mon père. Et encore, puis-je vraiment affirmer sans encombre que nous sommes ensemble?

Nous roulons ainsi depuis trois heures, en direction de l'ancien chalet familial; vendu bien avant ma naissance par mon grand-père, et au grand dam de ses enfants, pour une somme risible dont il ne reste plus rien aujourd'hui; fragment important d'une époque où mon père était encore à l'écoute du présent, de son présent. L'automobile bifurque à gauche, s'avance dans un chemin terreux peu fréquenté, et s'immobilise.

Nous commençons à marcher le long du sentier, moi traînant une carabine à air comprimé, et lui un sac de sport duquel on devine le



contenu au son des bouteilles s'entrechoquant. Au bout d'un quart d'heure à avancer d'un pas calme dans les bois, mon père s'arrête net. Il désigne un escarpement et, de sa voix nasillarde et chevrotante, il me raconte qu'un jour, et à cet endroit précis, il fut menacé par un homme armé d'un fusil de chasse. Terré derrière cette colline, mon père et mon frère aîné dans sa mire, il prétendait que ce chemin était le sien. C'était là, semble-t-il, une raison suffisante pour que personne ne puisse l'emprunter. Mon frère avait tout au plus cinq ans. Je me demande s'il se souvient aujourd'hui, du haut de ses vingt-quatre ans, de cette anecdote, et si elle fait partie de son mythe fondateur. Les paroles de mon père retombent, mais ses yeux, eux, parlent encore. Seulement, ils ne s'adressent pas à moi.

Nous reprenons notre route, toujours sans prononcer la moindre parole, et atteignons notre destination. Le chalet en question est modeste, sans charme; et fait face à un lac marécageux où les algues montent jusqu'à la surface de son eau opaque, verdâtre, et sur laquelle s'avance un petit quai étroit et maladroitement construit. Mon père s'assoit sur une vieille table de pique-nique décrépite et, sans prendre en compte ma présence, avale deux bières. Dans le silence le plus complet, des pellicules du passé jouent en accéléré des images qui ne s'affichent que pour lui. Tout autour est immobile, figé. Je préfère le laisser seul et pars explorer les environs.

Des vestiges de feu de camp, des canettes de bière écrasées. Plus loin, un panache d'original suspendu à un large bouleau. Je le mets en joue et presse la détente. Observant non sans plaisir les plombs rebondir contre le bois de l'animal, je répète l'exercice à plusieurs reprises. Je tourne ensuite le canon vers le ciel et tire une dernière fois, intrigué par l'impossibilité de connaître précisément l'endroit où retombera le plomb. Enfin, je brusque mon père hors de sa léthargie et lui tends l'arme. D'un geste, il la repousse. Pour je ne sais quelle raison, mon père n'aime plus les armes à feu, lui qui, dans sa jeunesse, était pourtant un habile chasseur. Tout en donnant de faibles coups de pied dans l'herbe jaune, craquante, j'observe ses vêtements. Pour une rare fois, il ne porte pas ses sempiternels habits de travail bleu marin, mais



un vieux t-shirt blanc rayé de vert accompagné d'un jean usé et trop grand. C'est un petit miracle en soi qui me réjouit intérieurement : mon père, de corps ou d'esprit, est toujours à l'usine. Aujourd'hui il n'y est pas, mais il n'est pas non plus ici.

Au bout d'un moment, il se lève et m'invite à le suivre.

Nous longeons le lac jusqu'à arriver à un autre chalet, fastueux. Tout de bois rond avec dans un coin une cheminée en pierre, il est décoré de trophées de chasse. Nous inspectons les lieux. La propriété est soigneusement entretenue, mais il n'y a personne. Puis, sans que je ne sache pourquoi, mon père est gagné d'une vibrante et soudaine colère. Il frappe les murs, les fenêtres. Je recule. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Bien sûr, il lui arrive de s'emporter, de vitupérer, de hurler même, mais sa violence ne traverse habituellement jamais ses bras ni ses jambes; comme si son corps la lui refusait. J'apprends alors que le chalet appartient à l'homme en question. Celui ayant menacé mon père et mon frère. M'arrachant des mains la carabine à plomb, il assène de violents coups sur le verrou de la remise attenante au chalet de luxe. Voyant bien que son appétit de vengeance ne nous attirera que de sérieux ennuis, je le supplie d'arrêter. Ma voix a finalement raison de sa furie. Du revers de sa manche, il essuie la morve qui lui pend au nez.

Nous quittons les lieux dans un semblant de calme. Mes nombreuses questions traversent les airs, mais mon père ne daigne ou ne semble pas les entendre. Ses pensées nagent en eau profonde; le coupent du reste du monde. Nous marchons ainsi, dans un silence hiératique, seuls capables de voir la distance incommensurable qui nous sépare.

Sur le chemin du retour, il s'arrête une fois de plus. M'ordonnant de rester là où je suis, il saisit d'un brusque mouvement l'arme-jouet et, d'un pas feutré, disparaît sous les feuillages colorés. Médusé et inquiet, j'attends.

Des branches cassées. Une détonation sourde.

Le voilà qui réapparaît, un peu confus. Au fond de sa prunelle brille une lumière que je ne lui connais pas. Quelque chose comme une lueur de vie pleine, entière, profonde. D'une main, il tient une perdrix couverte de sang et battant vigoureusement de l'aile. Il enserre







méthodiquement son cou et, d'un coup sec, le brise. Le regard de mon père redevient alors terne, presque égaré. Nos vêtements tachés du sang de l'animal, nous cachons précipitamment la perdrix dans le sac de sport. Dans la crainte de croiser un garde-chasse, nous pressons le pas. Nous gagnons la voiture, puis ouvrons le coffre arrière pour y fourrer l'arme et l'oiseau. Après trois essais, la voiture démarre et, doucement, s'engage sur le bitume placide.

Je suis dégoûté et comme fasciné à la fois par mes doigts souillés. Je jette un bref coup d'œil sur ceux de mon père. Tout aussi tachés de sang que les miens, ils s'enroulent autour du volant. Et à nouveau, j'entends sa respiration.

Je porte alors mon regard au-delà du pare-brise, vers l'horizon. Une longue route de campagne s'étend devant nous. Une route qui se déroulera, je le sais désormais, à même les énigmes de mon père : ce ruisseau d'ombres que la lumière ne pénétrera jamais — à l'image de ces arbres qui défilent — que par éclats sauvages, fragiles et solitaires.



leped.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.  
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.